

PHILIPPE GERIN

**LES VOYAGES
DE COSME K**



Gaïa

Les voyages de Cosme K

Philippe Gerin

Jeune homme solaire et insaisissable, Cosme K s'élance sur les chemins du monde pour échapper à son enfance. Au gré des rencontres, il éprouve le charme magnétique du cercle polaire en Norvège, plonge dans les eaux troubles du lac Baïkal et s'abandonne à la modernité enivrante de Singapour. Accueilli par des inconnus à chacune de ses escales, il se glisse au cœur de leur vie, avant de reprendre sa route. Un voyage toujours recommencé.

Alors qu'il aborde les confins des terres connues, son frère s'aventure sur ses traces et retrouve les hommes et les femmes qu'il a croisés et dont il a bouleversé l'existence. En reconstituant l'énigmatique parcours de Cosme K, il s'efforce de réconcilier leur destin.

Roman initiatique qui conte le besoin indicible de rédemption, *Les voyages de Cosme K* sonde les rêves et les failles de ses personnages en se déployant dans des paysages lumineux.

Philippe Gerin est né en 1970 à Saint-Étienne et réside en Bretagne. Entretemps il a vécu et voyagé dans d'autres mondes connus, au Canada, en Sibérie, au bord de la Baltique, en Scandinavie, en Malaisie...

Il est l'auteur d'un premier roman, *Du haut de la décharge sauvage*, paru en 2013.

du même auteur

Du haut de la décharge sauvage (Les Nouveaux Auteurs, 2013)

Philippe Gerin

Les voyages de Cosme K

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© iStock / Streluk

© Gaïa Éditions, 2019
ISBN 13 : 978-2-84720-937-2

À Stéphane

Prologue

Une nuit, Cosme est parti.

Au matin, il n'était plus là. Sa chambre était vide. Et je fus le seul, je crois, à m'en étonner. Ensuite, ce fut un autre silence. Différent de tous les silences connus.

J'ai entendu claquer une porte cette nuit-là. C'est tout ce que j'ai entendu. Le bruit sourd d'une porte se refermant, poussée par un courant d'air. Je n'ai rien entendu d'autre. Seulement ce claquement de porte inhabituel. Et dans mon lit, je me suis redressé pour guetter d'autres bruits. J'ai interrogé l'étrangeté de cette nuit. Entre les murs de la maison muette, personne d'autre que moi n'a entendu l'appel de la porte. Personne ne s'est réveillé dans le même sursaut. Non, personne n'a eu froid comme moi cette nuit-là. Le claquement de la porte n'était que pour moi.

Entre les jointures des volets de bois, la lumière de la lune blanche forçait le passage. Et malgré le froid qui me cernait, j'ai repoussé les draps à mes pieds. Les draps étaient raides comme du carton et le froid m'a finalement saisi tout entier. J'ai posé mes pieds sur le sol de la chambre. Je me souviens de mes pieds nus sur les lames de bois cirées. Je me suis avancé jusqu'à la fenêtre et j'ai apposé mon visage sur le carreau embué. Entre les volets clos, dans l'espace étroit d'une faille, c'est là que j'ai vu Cosme pour la dernière fois.

Un jour, autrefois, il me portait sur ses épaules et le monde se penchait doucement. Nous étions invisibles. Nous étions insoupçonnables. Et mes mains, tendues vers le ciel, effleuraient les pétales blancs des pommiers en fleurs qui se répandaient sur le sol comme des larmes. Un jour, autrefois, il me portait sur ses épaules et le monde ne pouvait se réaliser sans lui.

Lorsque Cosme est parti cette nuit-là, j'étais la sentinelle. Maman Jane dormait. Maman Jane n'a rien entendu. À travers la buée sur le carreau, sous la lumière diffuse, j'ai reconnu sa silhouette de géant. Je l'ai reconnue sans peine. Je l'ai devinée

avant même de la reconnaître. Et je n'étais pas surpris de le découvrir, là, tout au fond du verger. Sur son épaule, le sac semblait lourd et encombrant. Le portillon déjà ouvert, sa main posée sur la poignée, il scrutait la bâtisse devant lui, statue éphémère, blanchie par la lune. Quelle était la prière de Cosme cette nuit-là ?

Et derrière les volets, je ne pouvais arracher mon regard à ce théâtre d'ombres. Je me suis demandé s'il avait deviné ma présence. Mais son corps s'est remis en mouvement. Il a longé le chemin de terre qui mène à la grande route. Et lorsque je n'ai plus été capable de le distinguer dans la nuit dévorante, alors la terre s'est tendue et le premier éclat de douleur a pénétré ma chair. Je me suis recouché sans une plainte. J'ai tiré les draps glacés sur mon corps brûlant de fièvre et les songes épouvantables se sont emparés de moi jusqu'au petit matin.

Un jour, autrefois, il me portait sur ses épaules et le monde se penchait doucement.

Lorsque l'aube aspira enfin ce qui nous séparait encore du clair, mon enfance amputée ne reconnaissait déjà plus ce monde. Derrière mes paupières closes, la lumière du jour qui filtrait à travers les fissures des volets n'avait plus le même éclat, ma respiration empruntait des rythmes inconnus. Je restais longtemps immobile sous mes draps, tentant de retenir les secondes à venir dans le secret de ma chambre pour retarder l'heure du dévoilement.

Et ce fut le premier matin dans l'absence de Cosme et je savais déjà que les matins qui suivraient seraient interminables. Lorsque je pus me lever finalement, la maison était calme. Seuls mes pas sur le parquet imprimaient une présence entre les murs. J'ai descendu les escaliers vertigineux. En bas, toutes les choses de l'intérieur s'étaient déjà figées dans un sortilège trop grand pour moi. Seule, à travers les épais carreaux de la porte du verger, la silhouette de Maman Jane dansait entre les pommiers. Le soleil froid de novembre, entre les branches suppliantes et les feuilles éparses, traçait des ombres chinoises sur son corps menu. Et moi,

muet et perdu, j'observais ce corps, si longtemps aimé, se démultiplier sur chacun des carreaux colorés comme autant de miroirs qu'il me faudrait traverser.

Un jour, autrefois, il me portait sur ses épaules et le monde se penchait doucement.

I

Maïken

*À Kane,
Ici, j'ai vu les queues des baleines à bosse
Ici, j'ai vu des moutons endormis sur le sable blanc
Ici, j'ai vu le soleil rouge effleurer la mer et les grands aigles
surveiller la lande couchée
Cosme*

Affairée auprès de ses bêtes, Maïken n'avait pas entendu Cosme K rentrer d'Andenes. Elle n'avait rien entendu, ni le ronflement du moteur de la voiture, ni le bruit de la portière, ni même le crissement de ses bottes en caoutchouc sur le gravier. Elle fut donc surprise, lorsque, avertie par les claquements de langue insistants et agressifs du grand lama, elle avait découvert la longue silhouette familière se détacher dans l'encadrement de la porte à double battant de la grange. Elle avait senti son corps se raidir pour se figer dans cet instant. Puis, elle avait tenté de sonder le regard de Cosme K pour deviner ses intentions, mais la lumière rasante du soleil lui interdisait tout contact visuel et ainsi elle ne put évaluer depuis combien de temps il se trouvait là, dissimulé dans l'ombre, immobile et silencieux, à l'épier dans ses corvées les plus quotidiennes. Et de cette incertitude, naquit aussitôt une gêne, presque un malaise. Confuse, elle ressentit, impuissante, la chaleur inonder son visage, déjà humide sous l'effort. Car ce qui la déstabilisait était d'ignorer précisément si Cosme K avait eu l'opportunité, au cours de ce temps parallèle, de saisir les gestes nourriciers, souvent tendres mais toujours précis qu'elle prodiguait à son troupeau. S'il avait eu la possibilité de comprendre la longue lignée de ces gestes invariables, transmis, puis répétés depuis l'enfance, ces gestes qui portaient l'odeur immuable des laines épaisses et tièdes. Car même si Cosme K habitait sa maison depuis plusieurs semaines maintenant, même s'il habitait son corps presque chaque nuit, le sanctuaire de sa grange et de ses enclos, lui, n'était pas divisible. Dernière survivante, elle croyait protéger ainsi l'intimité de cette filiation qui, encore et toujours, la tenait droite, elle, Maïken, Maïken d'Andøya.

Alors, pour faire front face à l'intrusion caractérisée de Cosme K dans ce qu'elle possédait de plus viscéral, elle se

replongea immédiatement dans sa tâche sans prononcer une parole, sans dire la joie des retrouvailles comme elle le faisait chaque soir à son retour, depuis qu'il avait trouvé ce travail sur le *Reine*. Elle crut ainsi ne rien laisser paraître de son déséquilibre face à celui dont la démarche désinvolte sur les dalles grises du port de Bleik avait bousculé l'ordre des choses qui pesait sur elle depuis la disparition de Jonas. Et dans ce silence provocant, tout en poursuivant la longue litanie des soins coutumiers, elle se sentit soudain nue, nue au milieu des bêtes, nue face au souvenir de Jonas.

Lorsqu'elle eut tout terminé, la silhouette de Cosme K s'était depuis longtemps retirée. Elle vérifia plusieurs fois que tous les enclos étaient bien fermés. Ceux des brebis et des agneaux et celui des lamas aussi. Avant de s'extraire à regret de la grange, elle passa longuement ses doigts entre la laine drue d'un jeune lama orphelin qui exprima son contentement en venant se frotter contre elle. Une dernière fois, elle respira l'odeur lourde des bêtes, et ce faisant elle murmura aux longues oreilles confidentes : « C'est moi Maïken, Maïken d'Andøya. » Non, cette intimité-là n'était pas négociable et elle éteignit la lumière vacillante.

Dehors, la campagne n'était plus éclairée que par la lumière blafarde des nuits polaires de l'été. Un crépuscule permanent qui s'étirait de longues heures. Un entre-deux indéfinissable pour celui qui n'était pas né ici. Et elle pensa violemment à Cosme K. Malgré l'heure tardive, elle bifurqua de son trajet habituel, abandonnant la maison sur le côté. Bestefar la regarda passer. Il attendait, souriant et sans impatience. Assis sur les marches du perron, ses doigts tressaient inlassablement des bouts de laine glanés sur le sol. Maïken sentit une faible chaleur l'atteindre au moment où son regard se posa sur elle mais elle ne ralentit pas. Elle marcha ainsi quelques instants à pas lents, prenant tout son temps. Elle se laissa étourdir par la douceur de l'air, emplit des bruits incessants des insectes volants qui s'enivraient de

la sève jaillissante du moindre brin d'herbe. Arrivée au bord de la falaise, elle s'immobilisa et plongea son regard dans les eaux profondes qui se jouaient des ombres mouvantes des rochers tranchants. Un macareux égaré dansait au-dessus d'elle, formant des cercles de plus en plus en larges et poussant des cris aigus de détresse. Sur l'eau, elle devina une embarcation de pêcheur qui déjà s'aventurait au large pour profiter, avant l'aube, des eaux poissonneuses. Elle s'assit sur le sol et de sa main caressa distraitemment l'herbe couchée par les vents.

« J'aime venir ici. »

C'était la voix de Cosme K. Maïken ne fut pas étonnée d'entendre cette voix. Cosme K l'avait suivie. Elle avait senti sa présence, quelques mètres derrière elle, depuis son départ de la ferme. Elle avait entendu ses pas dans les siens qui tentaient de se dérober à son oreille. Mais elle ne s'était pas retournée, préférant laisser l'attente se tendre en elle. C'était le corps de Cosme K juste derrière elle. Et elle tenta de dissimuler le frémissement qui parcourait sa chair.

Il répéta : « Oui, j'aime venir ici. »

Elle trouva ses mots soudain arrogants et dénués de sens. Elle aurait voulu qu'il se taise et qu'il passe ses bras autour de sa taille et l'entraîne avec lui, loin des tourbillons des eaux noires. Mais il n'en fit rien. Alors le regard toujours tourné vers la mer, Maïken parla à son tour.

« Je suis venue ici souvent. Je suis venue ici si souvent que mes souvenirs ne peuvent dissocier mon corps des falaises et des eaux sombres qui hantent chacune des béances de cette terre. »

Il y eut un silence. Une vague s'écrasa sur le récif tout en bas. Et elle ajouta :

« Je suis ces falaises, je suis ces rochers tranchants. Toi, Cosme K, tu n'es que de passage. »

★

Lorsque Jonas était mort sous elle, Maïken avait senti son dernier souffle lui caresser les seins. Aussitôt après, sa tête était brutalement retombée sur l'oreiller, masse inerte froissant le tissu blanc, brodé au point de croix et signé de rouge des initiales de ses aïeuls. Elle se souviendrait longtemps de sa stupéfaction face au visage de Jonas, trahissant tout à la fois le plaisir et le trépas, dans un sourire énigmatique, qui déjà venait d'ailleurs et qu'elle ne lui avait jamais connu auparavant. Et elle interpréta ces adieux charnels, d'une exquise et sensuelle délicatesse, comme un dernier signe de l'amour que son mari lui portait et qui les liait depuis le matin où il était venu jusqu'à sa ferme accompagné du premier lama qu'elle ait jamais vu. Les mains épaisses de Jonas avaient ensuite glissé lentement le long des hanches nues de Maïken et, en glissant, elles avaient encore caressé sa peau, dont les poils étaient toujours hérissés du même désir primitif. Puis tous les muscles bandés de Jonas s'étaient relâchés dans un même effondrement des forces qui les régissaient jusqu'alors. Malgré cela, Maïken avait poursuivi ses ondulations sur le cadavre encore brûlant, car le sexe de son mari, seul et triomphant, ne s'était pas affaissé. Et ainsi, jusqu'au bout de son orgasme, elle avait maintenu dans la vie l'homme dont elle avait partagé l'existence dans les nuits d'un seul hiver. Un long hiver polaire qui n'avait connu aucun répit des corps, emboîtés l'un dans l'autre, insatiables des odeurs et de la sueur de leurs peaux laiteuses. Dehors, la nuit interminable avait enveloppé la ferme pour les cacher au monde. Ainsi, ils avaient vécu de long mois reclus sur les hauteurs de Bleik, entre la moiteur des bergeries et celle de la chambre. Pour tout cela, Maïken ne pouvait concevoir d'interrompre cette dernière jouissance post-mortem. Dans un dernier hommage, elle laissa le plaisir l'envahir avant de se résoudre à appeler les secours.

Le médecin mit un temps certain pour arriver jusqu'à la ferme. Maïken s'était lavée et habillée. Elle avait tiré le

drap sur le corps nu de Jonas et allumée une bougie dans la chambre. Elle avait fait chauffer de l'eau dans la bouilloire et elle avait attendu devant la fenêtre de la cuisine, scrutant le ciel sans étoiles pour tenter d'y découvrir, peut-être, la dernière aurore boréale de l'hiver. Lorsque la voiture se présenta enfin dans l'allée de gravier, Maïken était calme. Elle se leva et accueillit le médecin sur le pas de la porte, une tasse fumante entre les mains.

« Bonsoir Maïken, que s'est-il passé ? »

Elle souriait.

« Bonsoir, Erlend. Je crois que Jonas vient de mourir. Enfin j'en suis certaine. Mais tu dois le confirmer, non ? C'est comme cela que cela doit se passer. Tu dois remplir un papier ou quelque chose comme ça ? »

Erlend, bien que connaissant la singularité de Maïken depuis qu'elle était enfant, resta une seconde interdit face à cette annonce dépourvue d'émotion. Puis, retrouvant ses esprits, il se précipita à l'intérieur de la maison et monta, quatre à quatre, les marches qui menaient à l'étage. Sa sacoche heurtait ses genoux mais il ne ralentissait pas. Peut-être espérait-il encore sauver Jonas. Les médecins espèrent toujours sauver les cas désespérés.

Lorsque Maïken le rejoignit quelques secondes plus tard, il ne put cependant que constater le décès.

« C'est sûrement le cœur qui a lâché. Je suis désolé. Il faudrait faire une autopsie.

– Non pas d'autopsie. Jonas m'avait prévenue. Il disait, Maïken je peux mourir d'un jour à l'autre, comme mon père, comme mon grand-père et mon frère. On meurt tôt dans la famille, il avait dit. Une malformation du cœur. Un truc qu'on se refile de génération en génération. Il ne voulait pas d'autopsie. Laisse-le ici, dans la chambre, jusqu'à l'enterrement. »

Erlend sembla réfléchir à cette requête. Mais son regard se figea soudain sur le gisant, dans une interrogation décontenancée. Maïken suivit alors le regard et constata à son tour

que l'érection de Jonas était toujours visible sous le drap. Le sexe était gonflé et pointait outrageusement sous le tissu fin. Maïken sourit et elle croisa le regard d'Erlend qui la dévisagea, visiblement embarrassé par ce pied de nez incongru de la nature. Il se redressa alors rapidement, rassembla son matériel et se faufila hors de la chambre pour fuir la scène grotesque. Alors, Maïken sentit un rire énorme gonfler dans son bas-ventre et remonter le long de sa gorge, vibrant sur toutes les parois de son corps. Une vague irrésistible qui allait la submerger. Et pendant que Erlend, attablé dans la cuisine, rédigeait l'acte de décès, elle dut contenir le rire monstrueux qui lui tordait les entrailles. Elle agrippa ses lèvres de ses doigts crispés sous la douleur et tenta de faire passer ses gloussements pour des sanglots étouffés.

Et son fou rire se prolongea tous les jours qui suivirent. À chaque visite compatissante, à chaque témoignage chaleureux, à chaque fois qu'elle faisait pénétrer des étrangers dans la chambre mortuaire, avides d'observer la dépouille du défunt dans ses détails les plus intimes. Et ils n'étaient jamais déçus, ces fouineurs de la mort. Et le fou rire restait tapi en elle, bouillonnant, surgissant aux moments les plus délicats. Il mettait Maïken au défi impossible de le masquer aux yeux de tous ceux qui défilaient chez elle drapés dans leur deuil de circonstance. Et il en fut ainsi jusqu'à l'église, jusqu'au cimetière, jusqu'au trou de la tombe dans le cimetière. Car dans le cercueil, elle en était certaine, l'érection durait encore, toujours aussi vive, toujours aussi généreuse. Elle seule le savait. Elle seule le comprenait. Et son long fou rire se poursuivit jusqu'à ce que tous aient enfin quitté sa ferme. Alors, alors seulement, ce fut le silence et la solitude. Et le rire de Maïken s'interrompit enfin. Alors ce fut vraiment la mort. Et Maïken s'assit sur le rebord du lit sagement fait. Dehors, le grand lama, impatient et affamé, organisait la protestation des troupeaux, mais Maïken, malgré tout son dévouement à leur égard, ne put se relever pour aller les

nourrir. Par la fenêtre elle observa la dernière aurore boréale de l'hiver danser au-dessus de la grange. Et ce fut le dernier signe de Jonas. Fourbue, elle s'endormit tout habillée. Les lamas et les brebis finirent par se taire mais jamais ils ne lui pardonnèrent vraiment cet abandon.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux le lendemain, il était presque midi. Elle avait dormi lourdement, d'un sommeil sans fantôme. Pourtant, elle se sentait vidée, sans force ni volonté. Sa main glissa machinalement de l'autre côté du lit à la recherche du large dos de Jonas. Mais ses doigts fouillèrent le vide. Elle se redressa dans un sursaut, réintégrant dans ses pensées les souvenirs des jours écoulés. Son regard parcourut la chambre. Les vêtements de Jonas étaient encore posés sur la chaise. L'air était glacial. Elle avait oublié d'alimenter le poêle avant de se coucher la veille. Elle eut l'envie irrésistible de tirer sur son corps sans consistance l'épaisse couette pour disparaître à nouveau dans l'ignorance du sommeil. Pourtant elle se leva, soucieuse des bêtes qui n'avaient rien mangé depuis le matin précédent. Elle s'habilla avec lenteur, chaque mouvement était un poids qui l'attirait vers le sol. Elle s'aspergea le visage d'eau froide et descendit l'escalier en s'accrochant fermement à la rampe. La cuisine débordait de vaisselle sale et des restes du repas qui avait suivi l'enterrement. Des odeurs de flan de poisson et de harengs séchés imprégnaient les murs et Maïken fut saisie d'un haut-le-cœur qu'elle réussit à contenir même si elle dut s'asseoir et fermer les yeux un instant pour retrouver son équilibre.

C'est alors qu'on frappa à la porte. Avant même qu'elle n'ait pu répondre, Nora pénétra dans la cuisine et s'approcha d'elle. Elle la serra dans ses bras, puis elle recula, les yeux embués.

« Nous nous sommes occupés de tes bêtes avec Olav. Je vais mettre de l'ordre dans ta cuisine maintenant. Retourne te reposer. »

Maïken s'exécuta sans prononcer un mot. Elle remonta

l'escalier jusqu'à sa chambre et chaque marche était le mont Galdhøpiggen qu'il lui fallait vaincre. Lorsqu'elle atteignit enfin l'immense étendue désolée du lit, tout son corps frissonnait, conquis par la fièvre. Elle s'allongea. Les draps étaient déjà froids. Les bruits des verres et des couverts cognant sur la pierre d'évier ne lui parvenaient déjà plus qu'assourdis, si lointains qu'ils n'étaient plus vraiment réels. Elle se recroquevilla sur elle-même pour n'être plus qu'une sphère, imperméable au monde extérieur. Puis elle sombra presque instantanément, aspirée par un trou noir dont elle duta pouvoir revenir un jour. Elle sombra consentante et reconnaissante. Pendant ce long sommeil, elle se réveilla plusieurs fois, persuadée d'entendre la voix de Jonas appeler son prénom. « Maïken, Maïken. » Elle sautait au bas du lit et se précipitait à la fenêtre. Dans la nuit, elle scrutait de longues secondes les mouvements qui auraient trahi une présence. Mais seul le vent sifflait. Et dans la cour, le grand bouleau ondulait de ses longues branches. Plus loin, autour de l'île aux oiseaux, se détachaient les ombres des macareux et des aigles à queue blanche qui formaient une ronde, inquiétante danse macabre, qui jamais ne prenait fin.

★

Après que les paroles de Maïken avaient été dissipées par la brise légère du soir, ils étaient restés isolés dans le silence quelques minutes. Chacun luttant avec ses pensées face aux remous de l'océan. Et comme les bras de Cosme K n'esquissaient aucun geste pour entourer sa taille ou ses épaules, Maïken avait fini par se relever seule. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle avait senti la main de Cosme K se glisser dans la sienne pour la guider sur le chemin du retour jusqu'à la ferme. Mais cette main était devenue lointaine, elle ne reconnut pas son assurance habituelle, ni la douceur de sa paume sur sa peau. Et tout en marchant, elle comprenait

que déjà cette main lui échappait et qu'elle ne pourrait rien pour la retenir.

Bestefar avait mis le couvert et il râpait des radis noirs lorsqu'ils pénétrèrent dans la cuisine. Un gratin de poisson réchauffait dans le four. Ils prirent place autour de la table.

« J'ai vu deux baleineaux, des jumeaux, aujourd'hui, commença Cosme K. C'est la première fois que j'en vois. Ils plongeaient aux côtés de leur mère. Les touristes en ont eu pour leurs frais. Le spectacle était grandiose. »

Maïken souriait à Cosme K, elle aimait la façon enfantine dont il s'exprimait. À chaque fois qu'il racontait, elle se plaisait à retrouver l'émerveillement apparu dans son regard depuis qu'il avait commencé les excursions en mer au début de l'été. Cosme K lui souriait à son tour. Tous deux oublieux des minutes précédentes et du mur qui, pour la première fois, s'était dressé entre eux.

« Il faut absolument que tu m'accompagnes un jour sur le *Reine*, pour voir ça. J'ai le droit d'amener des invités, tu sais. Cela ne nous coûtera rien. »

Bestefar avait commencé à manger, le nez dans son assiette, absent de la discussion comme à son habitude. Parfois, il arrivait à Cosme K et Maïken de l'oublier complètement et lorsqu'ils reprenaient conscience de sa présence, ils avaient honte d'avoir dévoilé un peu de leur intimité devant lui.

« Je préfère t'entendre raconter. Le bateau ce n'est pas pour moi. Je suis une fille de la terre, tu sais. Une fille d'Andøya. »

Comme Maïken refusait qu'il l'aide dans les travaux de la ferme, il avait postulé pour accompagner les touristes lors des safaris à la baleine qui se déroulaient durant les trois mois d'été au large de Andenes. Le travail était simple et bien rémunéré. Deux fois par jour, si la météo le permettait, il expliquait les procédures et les détails de l'expédition à des petits groupes d'étrangers souvent allemands, rarement français. Ensuite, il les accompagnait sur le bateau, distribuait les gilets de sauvetage, les pilules contre le mal de mer et, au

bout de deux heures de navigation parfois éprouvantes, le *Reine* approchait systématiquement des mammifères marins qu'il détectait grâce à son sonar. Les cachalots et les baleines à bosse venus chercher de l'air dévoilaient d'abord leurs larges dos. Pendant quelques instants, ils se maintenaient à la surface de l'eau, puis d'un mouvement gracieux malgré leur poids replongeaient dans les fonds marins à la recherche de calamars. Leurs larges queues plates se dressaient alors avant de s'enfoncer sous les vagues. C'était un ballet incessant dont Cosme K ne se lassait pas. Alors que les touristes lâchaient des « ho » et des « ha » de satisfaction et actionnaient, fébriles, tout leur matériel sophistiqué pour immortaliser ces moments, Cosme K, lui, savourait à chaque fois la splendeur hypnotique de ce temps suspendu. Maïken devinait une osmose entre ces animaux énormes mais libérés de l'apesanteur et Cosme K. Sans doute aurait-il voulu les rejoindre pour qu'ils l'entraînent dans leur danse jusque dans les abysses. C'étaient là les seuls moments de totale sérénité qu'il semblait connaître depuis qu'il était arrivé ici.

Bien plus tard, après qu'ils eurent fait l'amour, la tête de Cosme K reposait sur son épaule, et elle posa la question qui la tenait encore en éveil :

« Que faisais-tu à la porte de la grange tout à l'heure ? »

Cosme K, qui avait les yeux clos, ne répondit pas immédiatement mais Maïken insista et répéta sa question.

« Rien, je te cherchais, c'est tout.

– Qu'as-tu vu ?

– Je t'ai vue toi, Maïken. Maïken d'Andøya...

– Ne te moque pas de moi, je suis sérieuse. Tu n'étais jamais venu auparavant m'espionner ainsi. Tu avais toujours respecté notre pacte. Pourquoi pas ce soir ?

– Je ne sais pas. Je ne t'espionnais pas. Il fallait que je te voie. Il le fallait absolument. C'est tout. »

Mais Maïken attendait autre chose, alors au bout de longues secondes il ajouta, toujours les paupières closes :

« Ils m'ont dit que la saison des safaris serait bientôt terminée. »

Et une nouvelle fois Maïken était dans l'incapacité de pouvoir sonder le regard de Cosme K et le pressentiment de la séparation imminente l'envahit à nouveau. C'était la même tristesse impuissante que celle qui l'avait traversée en haut de la falaise un peu plus tôt. Le souvenir de Jonas emplit soudain la chambre. Elle repoussa la tête de Cosme K sur le matelas. Il ouvrit les yeux. Elle se leva et, nue, observa la grange et les bergeries depuis la fenêtre. La lune était pleine et lumineuse. Le regard de Cosme K s'attardait à présent sur les courbes harmonieuses du corps de Maïken qui se détachaient en ombres chinoises. Il eut envie d'elle à nouveau et il se leva à son tour pour la rejoindre. Il posa son menton sur son épaule et l'encercla de ses bras. Leurs peaux se cherchaient comme des aimants. Et il murmura :

« Je n'ai pas voulu te blesser. »

Mais cela n'était pas suffisant et elle résista à la peau de Cosme K et à son murmure. Elle écarta ses bras qui soudain l'étouffaient et elle enfila le pull gris qu'il avait porté tout l'après-midi sur le bateau et dont les fils de laine étaient encore imprégnés de l'odeur marine des embruns. Elle descendit précipitamment les escaliers. Devant la porte, ses bottes l'attendaient. Elle traversa la cour et poussa un des battants du portail de la grange. Le grand lama émit plusieurs claquements de langue et les brebis s'agitèrent un peu dans les enclos. Mais le calme revint rapidement. Elle grimpa sur la meule de foin frais et se laissa tomber sur cet épais matelas végétal. Là, elle s'endormit aussitôt et Jonas la visita longuement dans ses rêves.

★

L'hiver s'acheva enfin. Les différentes strates de neige qui s'étaient succédé se décomposèrent une à une pour laisser la

lande jaunie renaître avec les premières lumières hésitantes du printemps. Sous les pas des hommes et des bêtes, la terre était boue, l'herbe spongieuse et les chemins encombrés de flaques d'eau, sur lesquelles se reflétaient les nuages bas et perpétuellement menaçants. Pourtant quelque chose d'imperceptible changeait avec les minutes de clarté gagnées sur la nuit polaire. Quelque chose d'indicible mais que tous ici ressentaient. Le regain se propageait dans la sève et dans le sang et peu à peu, la vie une nouvelle fois gagnait sur les ténèbres. Et le soulagement qui parcourait l'île était visible sur chaque visage, comme si la victoire n'était jamais acquise à l'avance et qu'à tout moment les glaces pouvaient, dans un ultime sursaut, figer à jamais chaque parcelle de cette terre sauvage. Et les portes s'ouvraient, et les bêtes retrouvaient les prés, et les vagues viraient du noir au vert, et les oiseaux sondaient le sol à nouveau, et les discussions interrompues reprenaient leur cours au bord des routes et sur le seuil des maisons de bois.

Seule Maïken restait insensible à l'effervescence qui gagnait Andøya. Depuis la fenêtre de sa chambre, elle observait les allées et venues de Nora et Olav dans la cour, qui tout au long de ces mois de deuil interminables avaient assuré tant bien que mal l'entretien de la ferme et des troupeaux. Les premières semaines, Nora était restée plusieurs nuits dormir à ses côtés. Maïken avait raconté chaque jour passé avec Jonas, depuis qu'il s'était présenté à son portail pour proposer ses services de débroussaillage écologique, au printemps précédent. Ce jour-là, il tenait fermement l'encolure d'un lama mâle qui devait faire dans les deux cents kilos et il souriait face à l'étonnement qu'il pouvait lire dans les yeux de Maïken. Ses épaules imposantes, sa barbe de bûcheron et ses yeux noirs plurent instantanément à Maïken mais elle n'en laissa rien paraître. Abrupte, elle lui demanda d'où il venait car elle ne l'avait jamais rencontré auparavant sur l'île. Elle l'interrogea également sur ce qu'il cherchait, ici, accompagné de cet animal dont elle avait

oublié le nom. Depuis la mort de son père, l'année précédente, elle vivait seule à la ferme et, du haut de ses dix-huit ans, se méfiait des étrangers de passage qu'elle menaçait parfois avec le fusil dont elle avait hérité et qu'elle conservait sous son lit. Cependant, ses questions directes n'effrayèrent nullement Jonas, au contraire, elles firent éclater son rire et le rire de Jonas était clair et sans détour. Maïken comprit immédiatement qu'elle avait besoin de ce rire généreux. Elle avait besoin aussi de ces épaules amples et confortables. Le temps de la solitude était terminé, de cela elle était certaine. Et pendant que Jonas expliquait avoir quitté les Lofoten et son bateau de pêche pour se reconvertir dans l'élevage de lamas, ici sur Andøya, elle sut que cet homme qui se tenait devant elle, sans doute de dix ans son aîné, allait rester à la ferme et vivre avec elle. Et tout en remerciant la providence, elle ouvrit le portail pour laisser entrer Jonas et son lama.

Allongée près d'elle, Nora avait écouté la longue plainte de Maïken dans la nuit. Elle s'était souvenue de sa propre surprise lorsque, un matin, elle était rentrée comme à son habitude sans y être invitée dans la maison de Maïken et qu'elle était tombée nez à nez avec Jonas dans la cuisine alors qu'il préparait le café du petit déjeuner. Pendant que les pas de Maïken martelaient le plancher à l'étage, il lui avait proposé une tasse et c'était comme s'il avait toujours été là, tant ses gestes étaient dépourvus d'hésitation et de gêne. Et lorsque Maïken était descendue, elle les avait trouvés assis à la table, dialoguant comme de vieilles connaissances qui auraient repris une conversation interrompue. Ainsi, elle n'avait pas eu besoin de faire les présentations ni de donner aucune explication. Elle avait embrassé son amie sur le front comme elle le faisait toujours depuis l'enfance et s'était servi un café. Et dans ses yeux ce matin-là, irradiait une lueur infime, et Nora avait immédiatement reconnu cette lueur. C'était la même que celle qui inondait autrefois le visage d'enfant de Maïken.

Le mariage fut annoncé rapidement pour être célébré avant la fin de l'été, dans la petite chapelle de Bleik. Nora et Olav en furent les témoins uniques car Maïken n'avait plus de famille et celle de Jonas vivait trop loin d'Andøya pour pouvoir se déplacer à temps. Ils partagèrent un repas arrosé dans l'ancienne école, transformée chaque été en restaurant par un couple de Français et leur fille, tombés amoureux de l'île. Après la mousse au chocolat, ils rentrèrent à pied par la plage, partageant les restes d'une bouteille d'aquavit. C'était une des journées les plus chaudes de l'été. Maïken, succombant à l'ivresse du cumin et de l'anis mêlés et à la promesse d'un avenir léger, ôta ses chaussures et sa robe imprimée pour se jeter nue dans les vagues fraîches de la mer. Jonas l'avait rejointe, suivi de peu par Nora et Olav. La baignade fut joyeuse mais ne dura pas, tant l'eau était glacée. Ils se laissèrent tomber sur le sable blanc au milieu des moutons venus chercher un peu de fraîcheur sur la plage, à l'abri des rochers. Quand le soleil eut séché leurs peaux blanches, Nora et Olav raccompagnèrent leurs amis jusqu'à leur ferme. Sur le chemin, Maïken prit la main de Nora comme elle le faisait autrefois lorsqu'elles rentraient de l'école et c'était comme si le temps avait accompli une boucle sur lui-même et que l'ordre des choses était rétabli après de longues années de chaos. Et elles respirèrent à l'unisson l'air léger de cette fin de journée.

★

Cosme K avait apporté le petit déjeuner dans la grange. Il était encore en caleçon et il avait chaussé ses bottes de pluie pour traverser la cour. Lorsque Maïken, du haut de la meule de foin, le vit arriver ainsi accoutré et de surcroît embarrassé d'un grand plateau, elle ne put s'empêcher de rire, oubliant qu'elle-même n'était vêtue que d'un pull en laine. Ainsi, il la localisa et la rejoignit dans le foin. Il lui

servit un café chaud. Sur le plateau il y avait du pain noir, du fromage et de la confiture d'airelles. Maïken buvait son café par petites gorgées, en tenant la tasse serrée dans ses deux mains. Cosme K tartina le pain en silence. Les brebis, consignées à l'intérieur, avec leurs agneaux, étaient réveillées et déjà réclamaient leur pitance. Mais Maïken ne se laissa pas impressionner par l'impatience exagérée des bêlements.

« Lorsque j'étais punie, enfant, mon père m'envoyait dormir ici, dans la grange. C'était ma deuxième chambre. L'hiver je dormais dans l'enclos avec les brebis et leurs agneaux, tout contre eux, tout contre leur laine et la chaleur de leurs corps. C'est là que je me sentais le plus en sécurité. Rien ne pouvait m'arriver. »

Cosme K lui tendit une tartine.

« Tu n'étais pas punie hier.

– Non. Je n'étais pas punie mais j'avais besoin de sécurité. »

Ils mangèrent tout le pain et se resservirent du café. Il n'était que 5 h 30 du matin mais déjà la lueur du jour se faufilait dans la grange. La journée s'annonçait belle.

« Raconte-moi les baleineaux que tu as vus hier ! »

Et Cosme K relata dans le détail l'apparition des cachalots jumeaux, miniatures collées aux flancs de leur mère gigantesque. Il expliqua leur fragilité, leur inquiétude et leur vulnérabilité malgré leur carcasse de plusieurs tonnes. Il décrivit aussi l'attention protectrice et maternelle du monstre marin guidant sa progéniture sur la crête des flots. Une ombre passa sur son visage. Un des jumeaux semblait malade ou blessé. Il resta silencieux un instant puis se ressaisit.

« Sais-tu que les mères nourrissent leurs petits pendant dix ans ?

– Non. Je l'ignorais. Sais-tu que je n'avais pas dix ans lorsque ma mère a rejoint le continent. »

Cosme K ne le savait pas. La vie passée de Maïken lui

était presque inconnue. Il connaissait Bestefar. Il savait que son nom signifiait « grand-père » en norvégien. Il connaissait Nora et Olav. Parfois des souvenirs affleuraient entre eux mais il ne cherchait jamais à en raccorder les fils. Elle le laissait à l'écart de son histoire et il n'en ressentait aucun manque, aucune frustration. Il préférait se trouver dans les parages plutôt qu'au centre de la vie de Maïken. Ainsi il avait l'impression de ne pas s'attacher vraiment. Et même s'il se mentait à lui-même, cette illusion lui donnait la force de rester. Le présent de la vie de Maïken lui suffisait, il ne souhaitait s'encombrer ni de son passé, ni de son avenir et il dut se faire violence pour ne pas l'interrompre.

« Je me souviens d'une photo dans la chambre de mes parents, dans un cadre posé sur le rebord de la fenêtre. Nous nous trouvons dans la cour ma mère et moi. Sans doute mon père prend-il la photo. Mais je n'en suis pas certaine. Il ne l'a jamais confirmé. Ma mère porte ses vêtements de semaine, ses bottes. Ses cheveux et sa robe sont agités par le vent. Je dois avoir quatre ans. Ma salopette en jean est trop courte. Je suis tout contre elle. Je m'agrippe à sa robe comme les baleineaux aux flancs de leur mère. Une partie de mon visage est cachée par les tissus qui volent. Longtemps j'ai cru que je m'agrippais ainsi par peur que le vent m'emporte. En fait je pense maintenant que je la retenais, elle. J'avais déjà compris qu'elle était en partance, bien avant qu'elle rejoigne le continent. Son regard ne fixe pas l'objectif, il est déjà ailleurs. »

Puis elle se tut et s'étira pour s'extraire de l'engourdissement dans lequel ses pensées l'attiraient. Elle revint au présent. Elle revint à Cosme K et à la douceur de l'aube.

« Tu es du matin aujourd'hui ? »

– Oui, j'accompagne le safari du matin. »

Il était soulagé que la parenthèse soit déjà refermée.

« Et tu vas devoir me rendre mon pull sinon je vais être en retard. »

Il se précipita sur elle pour tenter de lui ôter son vieux

pull de force. Elle se débattit pour donner le change, mais elle capitula et se laissa dénuder. Entre les planches de la grange, la lumière s'engouffrait maintenant, vorace, avalant les millions de grains de poussière qui se laissaient piéger par ses faisceaux anarchiques. Et pendant que Cosme K posait sa bouche sur sa peau, Maïken se laissa aller à espérer que peut-être cet été ne finirait jamais.

★

« Cela ne peut plus durer comme ça ! »

Olav était épuisé par ses doubles journées. Nora le lisait un peu plus chaque jour sur son visage, dont les traits s'étaient striés de rides bien trop profondes pour son jeune âge. L'hiver avait été particulièrement rude. Matin et soir, après avoir nourri ses bêtes et nettoyé ses étables, il avait, inlassablement, rejoint la ferme de Maïken et là il avait accompli les mêmes gestes éreintants. Il l'avait fait sans plainte, sans découragement. Il avait cru que sa force et sa volonté suffiraient. Il avait cru que Jonas libérerait plus facilement Maïken pour la rendre à la vie. Il avait cru aussi que le travail abrutirait sa propre peine. Mais finalement la fatigue l'avait rattrapé. Peu à peu, malgré sa résistance, elle avait tiré sur tous les muscles de son corps, jusqu'à tordre ses pensées. Et la peine, elle, était restée, en creux, à l'affût du moindre affaiblissement.

« Le printemps arrive et avec lui d'autres travaux encore, plus pénibles. Les naissances vont arriver aussi. Je ne peux pas continuer, Nora. Il faut parler à Maïken. »

Nora écoutait l'homme qui partageait sa vie. Cet homme adossé à la paroi de la grange et avec lequel elle envisageait son avenir. L'homme qu'elle avait peur de perdre. Ce désir d'enfant qui ne parvenait pas à se réaliser et qui la tenait éveillée de plus en plus souvent. Il parlait, la bouche serrée par la honte qu'il éprouvait à avouer son renoncement. Car ainsi il avait l'impression d'abandonner définitivement

Jonas dans la mort. Et Nora savait combien Jonas avait été important pour lui pendant les quelques mois où il avait vécu avec Maïken, où il avait partagé la solitude de la lande d'Andøya avec eux. Elle s'approcha de lui et prit ses mains dans les siennes. Olav redressa son visage vers elle et son regard était empli du dénuement de l'impuissance. Elle posa son front sur le sien.

« Ne t'en fais pas, tu as fait ce que tu as pu. Et ce que tu as accompli va bien au-delà de ce que ton ami aurait pu te demander. Ne t'encombre pas de remords ni de blâmes. Jonas t'a déjà pardonné mille fois. Nous allons trouver une autre solution pour aider Maïken. »

Puis ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre comme cela ne leur était plus arrivé tout au long de cet interminable hiver et ils reprirent confiance au contact de leurs corps. Et Nora promit qu'elle parlerait à Maïken dès le lendemain matin.

★

Maïken n'était toujours pas levée à cette heure avancée de la matinée. Nora s'était assise à la table de la cuisine. Elle avait posé devant elle une tasse et une théière. Elle avait aussi téléphoné à Erlend pour lui demander de passer dans la journée car la maigreur et la faiblesse de Maïken l'inquiétaient. Elle souhaitait également l'interroger sur les démarches à suivre pour que l'institution les relaie auprès d'elle. Sur la cuisinière au gaz, l'eau dans la bouilloire frémissait mais elle ne semblait pas y prêter attention. Son bras droit était posé à plat sur la table, ses doigts jouaient machinalement avec une petite cuillère. Bien que plus jeune d'un an, Nora avait toujours veillé sur Maïken comme sur une petite sœur. Et ce matin, pour la première fois, elle se sentait démunie.

Lorsqu'elles s'étaient retrouvées dans la même classe,